



SERMON

Sur ces mots du Chap. 2. de l'E-
pist. aux Philippiens, v. 12. & 13.

*Employez-vous à vostre salut avec crain-
te & tremblement. Car c'est Dieu
qui produit en vous avec efficace, &c.*



RERES BIEN-AIMEZ
EN NOSTRE SEIGNEUR
IESVS.

Si nostre intention estoit
de traiter les paroles les-
quelles vous venez d'enten-
dre, aussi exactement comme le sujet qu'el-
les contiennent le merite, elles fourniroient
vne merueilleusement ample matiere à no-
stre meditation. Car encore qu'à ceux qui
sont bien instruits en la doctrine de nostre
Apostre touchant la matiere de l'election,
& qui apportent de la diligence à comparer
les manieres de parler qui se rencontrent
icy, avec celles de ses autres escrits qui peu-
uent aider à leur intelligence, elles ne pre-
sentent aucune difficulté qui ne se puisse re-

Toudre suffisamment à la gloire de Dieu, & à l'edification des ames fidelés, si est-ce que la doctrine qui y est proposée est extrêmement importante de soy-mesme, & que la pluspart des frases dont l'Apostre se sert, ont quelque chose de rare, & qui merite vne extraordinaire attention. Mais vous nous auez souuent ouï parler en autres occasions d'une grande partie des choses qui sont icy proposées. Nous vous auons dit quelques-fois que cette façon de parler, *avec crainte & tremblement*, ne signifie pas frayeur & espouuatement, comme il pourroit sembler de prim-abord, mais humilité & submission d'esprit; opposée non à la securité & à la confiance, mais à la presumption & à la superbe. Et nous vous auons illustré cela par le Pseaumedixiesme où setrouuent ces mots, *Seruez à l'Eternel en crainte, & vous esgayerz avec tremblement*, car l'éjoüissance conuient bien avec l'humilité, mais non pas avec la frayeur, & l'espouuatement de l'ame. Et par le chap. 2. de la 1. aux Cor. où l'Apostre dit qu'il a esté entr'eux *en foiblesse, & en crainte, & en grand tremblement*; & par autres lieux semblables. Nous vous auons de mesmes expliqué diuerses fois des choses dont vous auez pû recueillir, que ces paroles de *vouloir & de parfaire*, signifient l'effet que produit en nous la grace de l'Esprit de Dieu, & pour y engendrer les premiers

mouuemens au bien, & pour les auances iufques à tel poinct que la volonté y demeure fermement & constamment arrestée. Ce que nous auons confirmé par les passages des Epistres de Saint Paul, où cette frase est repetée, comme Rom. 7. & Gal. 5. Vous nous auez de mesmes ouïs souuent discourir amplement de la cause qui produit en nous tout le bien qui y est, & de l'efficace qu'elle y desploye; & n'est pas besoin que nous vous ramenteuions maintenant que c'est la grace de Dieu qui nous trouue bien enclins à luy résister, mais neantmoins surmonte toute résistance. Et finalement vous estes de longuemain imbus de cette doctrine, qu'il n'y a autre motif qui ait induit Dieu à mettre distinction entre nous & les autres hommes, pour nous donner de croire, au lieu qu'il les a abandonnez à la dureté de leurs cœurs, sinon qu'il luy a plu ainsi, sans qu'il y ait esté inuité par aucune auantageuse qualité qui fust en nos personæes. De sorte qu'encores que l'Apostre die en quelque endroit à ses disciples, qu'il ne luy est point grief, & que c'est leur seuerité qu'il leur repete mesmes choses, nous ne pensons pourtant pas qu'il soit necessaire de repasser sur des doctrines dont les caracteres sont si auant imprimés en vos esprits. Nostre desir est seulement de resoudre selon la petite mesure de la grace de Dieu en nous, quelques difficultez

tes importantes qui resultent de la liaison de ces deux versets ensemble, & sur lesquelles vous n'avez pas esté iusques icy si particulierement instruits. Difficultez que nous laisserions volontiers en arriere, si elles n'estoient point pour donner de la peine aux consciences des fideles, & si les aduersaires de la grace de Dieu, & de la verité de Christ, n'en prenoient point occasion de la combattre, & de peruertir l'intelligence de quelques vns des principaux mysteres de la foy. Mais il n'y a rien que nous ne deuions tâcher de faire pour mettre les consciences des gens de bien en repos, & pour arracher des mains des ennemis de la verité ce dont ils abusent contr'elle.

Vous voyez donc, mes Freres, que l'Apostre fait icy vne exhortation aux Philippien de s'employer à leur salut avec vne grande humilité; & qu'il ajoûte incontinent la raison pourquoy il veut qu'ils le fassent avec cette profonde submission de leurs esprits, e'est qu'ils ne sont pas eux-mesmes les auteurs du bien qu'ils font: C'est Dieu qui fait en eux & le vouloir & le parfaire selon son bon plaisir: de sorte qu'ils ne s'en doiuent rien attribuer à eux-mesmes. De là naissent deux difficultez. La premiere, de ce que l'Apostre nous exhorte à faire vne chose laquelle il dit que Dieu fait en nous. Car quelle apparence de nous exhorter à ce qui

depend de l'operation d'un autre? La seconde, de ce qu'il ajoûte que c'est Dieu qui le fait selon son bon plaisir. Car ce bon plaisir consiste principalement en ce que selon la souveraine liberté de sa volonté, & le decret qu'il en a fait de toute eternité, il a mis difference entre les hommes, pour amener ses élus à salut, en desployant l'efficace de sa grace en eux, & ne la desployer pas dans les autres. Cependant, comme la predication de l'Euangile, qui appelle tout le monde, le montre, cette exhortation s'adresse indifferemment à tous. Comment est-ce donc que Dieu par son Apôtre fait exhorter à croire ceux-là mesmes en qui selon son bon plaisir il a resolu de ne desployer pas cette grace sans laquelle il est impossible qu'ils le fassent? Il faut donc, disent quelques-uns, que ces inuitations & ces exhortations presuppotent en l'homme quelque faculté d'y obeir, & qu'ainsi il ne soit pas de nature si meschant qu'on le crie ordinairement, ou qu'il y ait en cette conduite de la prouidence de Dieu quelque chose qui n'est pas dans les regles de ses propres vertus, & où il ne s'accorde pas avec soy-mesme.

Il se trouue des gens qui pensent qu'on peut resoudre ces deux difficultez par vne mesme responce. Car ils disent que la volonté de l'homme a vne certaine liberté de se porter où il luy plaist, qui luy est naturelle,

& entierement inseparable d'auec elle. Ils reconnoissent à la verité que l'homme estant en l'estat de corruption, & auant qu'il ait senti aucune efficace de l'Euangile, sa volonté est tellement en la puissance du peché, qu'elle ne se peut d'elle-mesme conuertir au bien, si Dieu ne le fauorise premierement de son assistance. Mais ils ajoûtent que Dieu en presentant sa grace à l'homme pecheur, fait deux choses extremement importantes en cette affaire. L'une, qu'il fait offrir son Euangile exterieurement par la predication; l'autre, que par la vertu interieure de l'Esprit, il illumine l'entendement de tous ceux à qui l'Euangile est presché, en la connoissance de la verité & de l'excellence de cet objet. Et que l'entendement estant ainsi illuminé, & l'objet inuitant ainsi de soy-mesme la volonté à l'embrasser, elle est mise hors de la puissance de peché où elle estoit auparauant, & en estat d'embrasser l'Euangile, ou de ne l'embrasser pas si bon luy semble. Qu'ainsi il est dit que c'est Dieu qui fait en nous & le vouloir & le parfaire, pource que c'est luy qui esclaire l'entendement, sans quoy la volonté n'auroit aucune puissance de s'y determiner. Mais qu'il nous y exhorte, & nous y fait exhorter, pource que c'est de la determination de la volonté que cela depend. Si la volonté suit l'objet, d'autant qu'elle s'est volontairement encli-

née de ce costé là , elle s'est employée à son salut selon l'exhortation. Si elle ne le suit pas; elle ne s'y est pas employée à la verité; mais cela n'empesche pas que l'exhortation n'ait esté faite à propos , pource que c'estoit bien l'intention de Dieu de conuertir ceux à qui il a fait adresser l'exhortation , mais neantmoins sans apporter aucun prejudice ni aucune contrainte à la liberté de leur volonté. Or ne voulons nous pas nous estendre en la refutation de cette responce , par les raisons & les considerations generales desquelles il pourroit paroistre quelle est la nature de la liberté de nostre volonté, ni quelle est l'estenduë de cette grace interieure de l'Esprit qui illumine l'entendement des hommes. Vou que cet estat d'indifference à croire ou à ne croire pas est vn mauuais estat ; car celui à qui l'Euangile est presenté, peche s'il ne l'embrasse; cette grace de Dieu qui illumine nos entendemens, ne fait elle donc rien dauantage en nous que de nous laisser en estat de peché ? Et veu qu'en la corruption de nostre nature la volonté est aussi bien saisie & possédée de ses mauuaises habitudes comme l'entendement , puisque selon eux la grace s'arreste en l'illumination de l'entendement, comment peut-on dire que la volonté est mise en l'indifference du bien & du mal , de croire & de ne croire pas, tandis qu'elle n'est pas deliurée des mauuaises habitudes qui la

tiennent prisonniers ? Comment seroit-il possible qu'elle creust, tandis que de si forts liens la tirent au contraire ? Que s'ils disent que Dieu la deliure de ses vices auparauant, il faut que l'operation de la grace passe iusques à la determination de la volonté ; ce qu'ils ne veulent pas : & que la deliurance de ses vices consistant en la sanctification, la volonté ait esté sanctifiée auant qu'on la presuppose déterminée à croire ; ce que nul homme de jugement ne trouuera, je ne diray pas raisonnable, mais comprehensible. Mais cela nous tireroit trop loin, & consumerait le temps que nous auons destiné à autre chose. Nous la refuterons seulement par les raisons qui peuuent estre tirées de ce passage mesme. Et pour dire cela premierement, ces gens resoluient cette difficulté d'une façon directement opposée à l'intention de l'Apostre. Car il exhorte les Philippiens à s'employer à leur salut avec vne grande humilité ; & en ajoûte la raison, c'est que c'est Dieu qui est l'autheur de tout le bien qu'ils produisent. Que si la determination de la volonté est de nous, je vous prie, est-ce pas belle matiere de nous glorifier en nous-mesmes ? Comment donc donnerons-nous à Dieu toute la gloire de nostre salut ? Et ne sert icy de dire que c'est Dieu qui illumine l'entendement, sans quoy il estoit impossible que la volonté fust mise en cette indifférence qui

la rend capable de croire ou de ne croire pas comme bon luy semble. Car si Dieu ne fait autre chose que cela, veu que comme ces gens le pretendent, cette illumination est vniuerselle & commune à tous ceux à qui l'Euangile est presché, & que l'entendement de ceux dont la volonté se porte au mal, est aussi bien esclairé comme de ceux dont elle se porte au bien, de ceux, di-je, qui ne croyent pas, comme de ceux qui croyent, la difference qui sera entr'eux & nous, ne viendra pas de la grace de Dieu, mais de la liberté de la volonté de l'homme. Nous qui croyons n'aurons pas plus d'obligation à Dieu de l'operation de sa grace en nous, que luy en ont ceux-là qui ont rejetté l'Euangile. Or est-ce de cela que tout depend. Car selon l'opinion de ces gens contre qui nous disputons, tant Iesuites qu'autres, ce n'est pas en cette illumination de l'entendement que consiste le croire, c'est en la determination de la volonté mesme. Pour auoir eu l'entendement esclairé, on ne sera pas sauué pour cela; pour estre effectiuement participant du salut, il faut que la volonté s'y porte. Et partant en nous comparant avec ceux qui ne croyent pas, ce que nous nous ferons reellement & de fait employez à nostre salut, viendra de nous-mesmes, ce ne sera pas à Dieu que nous en deurons la louüange. Cependant l'Apostre veut que

Nous luy donnions la gloire, non pas de ce qu'il ait agi tellement quellement en nos esprits, & qu'il ait mis nos volonte en estat de se pouuoir appliquer à leur salut, mais de ce qu'effectiuement elles s'y sont appliquées. Non pas de ce que nous pouuons auoir receu de commun avec les incredules seulement; mais de ce qu'il y a entre nous & eux vne si grande & si importante difference. Quoy? luy donnerions nous la gloire de cela en quoy les reprenez nous seroient esgaux, pour nous glorifier en nous-mesmes de ce qui nous donne l'auantage d'estre fideles? J'ajouteray en second lieu que les paroles de l'Apostre repugnent manifestemet à cela. Car il dit que nous tenons de Dieu & le *vouloir* & le *parfaire*. Or est le *vouloir* l'operation mesme de la volenté; ce n'est pas l'illumination de l'entendement. Ce donc que nous voulons, & que nostre volenté se termine de ce costé là, nous le tenons de Dieu. Et ne faut pas dire que cela vient de ce qu'il a mis nostre volenté en estat de pouuoir vouloir. L'Apostre ne dit pas que Dieu nous donne de *pouuoir vouloir*, mais qu'il produit en nous le *vouloir* mesme. Et s'il suffisoit de dire qu'il nous a donné de pouuoir vouloir, pour faire que S. Paul escriue que c'est luy qui fait en nous le *vouloir* & le *parfaire*, selon l'opinion de ces gens contre qui nous disputons, on le pourroit dire de

incrédules de mesmes. Car ils enseignent que Dieu les a illuminez, & qu'en les illuminant il a mis leur volonté en telle constitution qu'ils pouvoient croire s'ils eussent voulu. De sorte qu'il a aussi produit avec efficace en eux & le vouloir & le parfaire. Or je vous prie, cela surpasse-t'il pas en absurdité l'absurdité mesme ? En troisieme lieu, l'Apostre dit qu'il le produit *avec efficace*. Et nous vous auons remarqué que l'emphase de ce mot emporte l'infallibilité de l'euuenement. De sorte qu'il est entièrement impossible que celuy en qui Dieu deploye cette efficace, & ne vueille actuellement, & ne parfasse. Comment donc est-ce que cela s'accordera avec cette opinion que Dieu ne fait en nous le vouloir par autre operation que par vne chose qui se contenté de mettre en indifference nostre volonté, & la restablir en l'usage de sa liberté, pour se ployer deçà ou delà, au bien ou au mal, comme bon luy semble? Quelle certitude y peut-il auoir en la production d'un effet qui procede d'une cause si incertaine, si indetermi- née, & si flottante? Finalement il ajoûte qu'il le produit selon *son bon plaisir*. Or comme nous le vous auons remarqué quelques- fois, en cette matiere le mot de bon plaisir enveloppe en sa signification la distinction qui est entre les esleus & les reprouuez, la comparaison, di-je, & l'opposition qui s'en

fait, quand il est question de rendre la raison de la difference que Dieu a mise entre leurs personnes. Demandez absolument pourquoy Dieu a sauué Iacob, la responce la plus prochaine est qu'en sa misericorde il l'a aimé. Mais demandez pourquoy n'y ayant nulle cause de l'aimer plustost qu'Esau, il a choisi celui-là, & laissé celui-cy, la responce est, que tel a esté *son bon plaisir*. Si donc il n'est question que d'une operation, laquelle, comme ces gens veulent, soit commune & uniforme en tous, il n'y a point de lieu au bon plaisir, puis qu'il n'y a point de difference. C'est pour neant que l'Apostre employe icy cette parole. Il nous faut donc résoudre ces difficultez d'une autre sorte. Et quoy que nous ne vous dirons rien que moyennant la grace de Dieu vous ne compreniez assez aisément, si vous voulez un peu exciter vostre attention, & y attacher vostre pensée, si est-il besoin que nous vous exhortions de le faire en cette occasion, pource qu'autrement ce que nous avons à vous dire, se trouueroit difficile à la pluspart de ceux qui n'y auroient qu'une attention mediocre ou nonchalante.

Quant à la premiere de ces deux difficultez, voicy en quoy elle consiste. Pour produire la foy & la sanctification en ses esleus, Dieu employe deux actions. L'une est, que par la predication extérieure de l'Euangile;

il commande & exhorte. L'autre est, que par la vertu interieure de son Esprit il dispose nos cœurs à obeir à l'exhortation & au commandement. Il faut donc voir si l'une de ces actions repugne à l'autre, ou bien si elles s'accordent ensemble. Car si nous trouuons qu'elles conuiennent bien ensemble, & ne se combattent nullement, nous aurons osté toute l'obscurité qui peut estre en cette matiere. Considerez donc, je vous prie, soigneusement toutes ces choses. Premièrement, afin de commencer par la premiere de ces actions que j'ay dite estre exterieure seulement, à parler generalement, Dieu employe ordinairement des moyens pour la production de ses œuvres, & ne fait quasi jamais sans eux ce qui se peut faire par leur entremise. Pour exemple, il entretient en la nature l'estre & les especes des animaux; non en les creant iournellement de rien, mais par le moyen de la generation, par laquelle ils se produisent les vns les autres. Il entretient en eux la faculté de la generation; non autrement que par le moyen de la santé & de l'aliment, & leur donne l'aliment par le moyen des fruiçts de la terre. Il fait produire à la terre ses fruiçts par le moyen des pluyes & de la chaleur; & fait sentir la chaleur à la terre, & en esleue la matiere des pluyes & des rosées par le moyen du Soleil, & donne enfin au Soleil son mouuement, afin qu'il puisse distribuer

Distribuer sa chaleur & sa vertu viuifiante en tous les endroits du monde. En la police de mesmes. Il conserue chacun particulier par le moyen des vtilitez qu'il retire de la societé commune. Il maintient la societé par l'ordre des recompenses & des punitions. Il conserue l'ordre par l'authrilité des Magistrats. Il establit les Magistrats par les loix & les droits qui sont receus en chacun peuple. Puis apres, les moyens qu'il employe, il les employe selon sa sapience admirable les plus conuenables à la nature des choses, ou sur lesquelles il agit, ou lesquelles il veut faire, Il entretient les especes des animaux par la generation, mais en telle sorte que ni les tauraeux n'engendrent pas les cheuaux, ni les buffles les lions: chacun est procréé par ce qui luy est semblable. Il ne nourrit pas les animaux par des choses contraires à leur naturel, les lions de foin, ou les taureaux de carnage: il donne à chacun son aliment selon la nature de son estre. Et en la police de mesmes encore. Il ne maintient pas les Re- publiques en faisant que les Magistrats per- uertissent l'vsage de leur authorité en re- compensant les meschans & punissant les bons: il les conserue par l'application des recompenses aux vertus, & des peines aux crimes. Et n'establit pas les Magistrats à contresens, pour constituer vn gouuernement populaire parmi les peuples à qui le

monarchique conuient mieux, ou vn gouuernement monarchique entre les peuples à qui le populaire est plus sortable. Il donne ordinairement à chacune nation sa police selon son genie. De sorte qu'il ne faut pas trouuer estrange qu'en la production de la foy il agisse à peu près de mesmes. La nature de l'homme donc est telle, qu'il a vn entendement & vne volonté, deux puissances les plus excellentes de son ame. Mais son entendement est destiné à entendre les choses qui luy sont proposées exterieurement, & sa volonté destinée à suiure ou à rejeter les objets qui luy sont offerts de dehors encore. Ni nous n'entendons, ni nous ne voulons rien, sinon ce dont la matiere nous est présentée dans les objets que les choses externes nous proposent. A peu près comme nostre œil ne voit rien sinon ce qui est hors de luy; & nostre main ne prend, ni ne repousse rien, sinon ce qui est hors d'elle de mesmes. De sorte qu'il a fallu que Dieu par la predication nous ait fait mettre au deuant les choses que nos entendemens & nos volonteés auoient à conceuoir & à croire, à embrasser ou à rejeter, selon que nous en apperceuons les causes. Il y a plus. Chacun sçait par experience que les causes qui nous induisent, ou à embrasser, ou à rejeter les objets, se rapportent à l'vn de ces quatre chefs. C'est que nous croyons les choses, ou nous ne les

croions pas, selon ce qu'elles nous apparoissent ou veritables ou fausses. Nous les honorons, ou les detestons, selon ce qu'elles nous paroissent honnestes, ou deshonestes. Nous les prisons, ou les dedaignons, selon ce qu'elles nous paroissent vtiles, ou dommageables. Nous les recherchons, ou les rejettons, selon ce qu'elles sont, ou qu'au moins nous les jugeoris capables de nous donner du contentement, ou de la fascherie. Et n'y a chose quelconque au monde qui puisse esmonuoir nos esprits d'une façon tant soit peu considerable; sinon par quelques-vnes de ces qualitez, ou par toutes ensemble. A fin donc de faire les choses convenablement à nostre nature; il falloit que par la predication l'Euangile nous fust proposé comme veritable; aussi est-ce là mesme verité. Comme honneste & beau; aussi est-ce l'image de Dieu qui est la souueraine beauté. Comme vtile; aussi est-ce la redemption & le salut. Comme delectable; aussi est-ce la vie, voire la vie bien-heureuse, glorieuse & eternelle. Le diray encore quelque chose d'auantage. La proposition des objets se fait à nos entendemens en deux manieres. Ou bien elle est toute simple & toute nuë, s'il faut ainsi parler: quand on se contente d'estaler deuant nous ce qui est de leur verité, & des autres proprietéz capables de nous esmonuoir. Ou bien elle est avec quelque ener-

gie particuliere, avec inculcation, & reiteration viue & vehemente des raisons qui nous doiuent inciter à les embrasser ; avec commandemens, sermons, exhortations, qui sollicitent l'esprit & le reueillent. Car à vn entendement esueillé de soy-mesme il ne faut que la simple proposition de l'objet. A vn esprit assoupi & endormi, il faut quelque chose dauantage. Il a besoin d'estre picqué pour se reueillir : & apres qu'il est reueillé, encore le faut-il arrester fixement sur son objet, de peur qu'il n'arriue ce que dit le Prophete : qu'en le voyant il ne l'apperçoie pas, qu'en l'oyant il ne l'entende pas, qu'en le touchant il ne le discerne pas, & n'en reconnoisse pas l'excellence. Pource donc que naturellement nos esprits sont stupides merueilleusement, il conuenoit encore à la sagesse de Dieu, que non seulement il nous fist prescher son Euangile en cette premiere façon, mais qu'il y adjoûtast encore les exhortations les plus emphatiques qui se pourroient, & les moyens les plus capables de donner de l'attention à nos ames. Posé donc, pour venir maintenant à la seconde de ces actions de Dieu que i'ay dit estre interieure, que nos esprits ne fussent point corrompus de peché comme ils sont, mais qu'ils fussent à peu près en la mesme constitution en laquelle ils auoient esté creés au commencement, il ne seroit pas besoin que Dieu

desployast cette grande puissance de son Esprit pour nous conuertir, & nous faire croire. Il y en auroit assez de cette sollicitation qui se feroit exterieurement si conuenablement à nostre nature. Mais pource que le peché a rempli nos entendemens de tenebres, & peruertit nos volonteZ & toutes nos affectiōs, de sorte que pour claire & viuē que soit la predication externe, & pour beaux & admirables que soient les objets qui nous y sont proposez, nos esprits n'en peuvent estre touchez, il faut necessairement que Dieu agisse au dedans de nous pour y ouurir nos cœurs, & y donner entrée à l'Euangile. La foy est donc engendrée en nous par la grace de Dieu; à peu près comme il est donné à vn aueugle de voir. Il luy faut au dehors de la lumiere, & des objets que la lumiere colore: Et luy faut par le dedans quelque vertu de la puissance de Dieu, qui luy oste le vice de ses yeux, & y inspire les esprits qui y sont necessaires. Et de la rencontre de ses yeux ainsi disposez par le dedans, avec les choses que la lumiere luy descouure au dehors, resulte l'action du voir: Comme de la rencontre de nos entendemens ainsi preparez & disposez par l'Esprit, avec l'Euangile de Christ, resulte le croire. De sorte que tant s'en faut que ces deux actions, d'exhorter exterieurement, & de toucher le cœur au dedans, s'entre-destruisent, qu'au con-

traire, elles se fauorifent reciproquement & font absolument necessaires pour la production du vouloir & du parfaire. En exhortant, Dieu agit conuenablement à nostre nature, entant que nous sommes doiés de raison & de volonté. En agiffant au dedans il remédie au vice de nostre nature, entant que la raison & la volonté sont corrompuës. Et ainsi il execute en nous ce qu'il a arresté en son conseil. Tellement que c'est contre toute raison que quelques-vns crient que la doctrine d'un decret absolu & déterminé, par lequel Dieu a résolu de creer la foy en quelques-vns, ruine l'usage des exhortations, des menaces & des promesses, & abolit ainsi la predication. Veu que tout au rebours, posé, comme c'est la verité, que Dieu ait precisely résolu de creer la foy en quelques-vns par la grace de son Esprit, il ne le pouoit faire si conuenablement à sa sagesse & à nostre nature, qu'en vsant d'exhortations, de promesses, & de menaces. Ainsi est-ce extrêmement à propos que l'Apôstre nous exhorte d'un costé, & que de l'autre il dit que Dieu fait en nous cela à quoy il nous exhorte. Reste la seconde difficulté, comment Dieu exhorte à s'employer à leur salut, ceux à qui il a déterminé selon son bon plaisir, de ne donner pas cette grace interieure, par laquelle seule ils peuent estre rendus capables d'obtempeter à l'exhortation. Or

Je veux-je point icy insister en la demonstration de cette verité, que de sa nature l'homme est entierement incapable d'obeir aux exhortations qui luy sont faites par la predication de l'Euangile. Ces parolés de l'Apostre S. Paul, *que l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de Dieu, & que de vray il ne les peut comprendre.* Item, *que la chair ne se peut assujettir à la Loy de Dieu:* Item, *que nous sommes naturellement morts en nos fautes & pechez;* Et derechef, *que nous sommes naturellement esclaves du peché;* Et ces autres, *que nous avons un cœur de pierre;* *que l'imagination du cœur de l'homme n'est autre chose que mal en tout temps,* & semblables, sont trop claires pour estre obscurcies par la chicanerie de l'esprit humain; trop fortes pour estre destournées de leur droit sens, quelque violence qu'on leur fasse. Cela posé comme indubitable, je veux seulement examiner quelle raison il y peut avoir de se scandaliser que l'Euangile soit prêché à des gens entierement incapables d'y croire.

S'il y a en cela quelque chose, mes Freres, qui puisse donner du scandale à l'esprit humain, & troubler les consciences des fideles, il faut necessairement que ce soit pour l'une de ces trois considerations. Ou bien qu'il ne semble pas que cela conuienne à la sincerité (il faut necessairement se servir de ce mot) avec laquelle Dieu procede en tout & par

tout. Car comment peut-il exhorter serieusement à vne chose qu'il sçait bien qui ne se peut faire sans l'assistance de la grace interieure, laquelle neantmoins il a resolu de ne donner pas ? Ou bien qu'il ne semble pas que cela conuienne à sa sagesse, d'exhorter à faire vne chose de laquelle il sçait tres-certainement qu'elle ne se fera pas, pource que l'homme ne la peut faire. Car qui est le sage qui entreprenne sciemment des choses qu'il sçait inutiles ? Qui est l'homme doué du sens commun seulement, qui exhorte vn sourd à ouyr, & vn muet à parler ? Ou bien c'est qu'il ne semble pas que cela conuienne à sa justice ni à sa bonté d'exhorter à faire vne chose, de laquelle non seulement il sçait tres-certainement qu'elle ne se fera pas, mais preuoit encore qu'en ne la faisant pas l'homme pechera grièvement, & aggrauera sa condamnation & sa peine. Seroit-il pas plus conuenable à sa bonté de laisser les reprouuez en leur condition & en leur impuissance naturelle, sans leur parler de Christ, que d'augmenter la matiere de leur condamnation par vne inuitation entierement inefficaceuse & frustratoire ?

Or quant à la premiere de ces choses, je m'estonnerois extremement si vn homme raisonnable y trouuoit quelque sujet d'achoppement. La proposition qui se fait de l'objet dont est question, c'est à sçauoir de

L'Euangile, par la predication, peut estre considerée en deux manieres. Entant que c'est vn commandement qui ordonne aux hommes de croire, & les y induit par l'authorité; & entant que c'est vne douce & gracieuse inuitation accompagnée de promesse, qui attire les hommes par la representation de la beatitude, & l'esperance du salut. Si vous la considerez entant que c'est vn commandement; encore que Dieu ait resolu de ne donner pas la grace par laquelle seule on y obeit, le commandement ne laisse pas d'estre entierement serieux. Car en tout commandement il y a la declaration du deuoir de celuy à qui il est donné, & la demonstration de l'authorité & de la volonté de celuy qui le donne. Pour doncque ne donner pas cette grace de l'Esprit, les hommes en sont-ils moins obligez à leur deuoir; ou la declaration que Dieu leur en fait en est elle moins veritable & moins serieuse? Ou pour ne donner pas cette grace de l'Esprit, son autorité de commander en souffre-t'elle diminution, & la declaration qu'il y fait de sa volonté en est-elle moins conforme à la verité, en veut-il moins ce qu'il tesmoigne vouloir par sa Parole? Bien qu'en Dieu il n'y ait qu'une mesme & simple volonté, si est-ce que selon nostre maniere de la considerer, autre chose est la volonté de Dieu quand nous la regardons dans les arrests

eternels de sa providence & de sa predestina-
 tion, qui concerne l'exécution & les euene-
 mens des choses ; autre la volonté de Dieu
 quand nous la regardons dans les comman-
 demens & les ordonnances par lesquelles il
 prescrit leur deuoit à ses creatures. Si donc
 cette volonté tant qu'elle concerne les euene-
 mens, & qui s'appelle en cet esgard le
 bon plaisir de Dieu, n'a pas resolu de faire
 que le commandement soit executé, est-ce
 à dire pourtant que le commandement mes-
 me ne soit pas ou saint, ou sincere, ou veri-
 table ? Si vous confidez la predication
 comme vne inuitation conjointe avec pro-
 messe, elle ne laisse pas d'estre extremement
 serieuse non plus Car à ce qu'une inuitation
 soit telle, il suffit qu'elle soit faite de telle
 sorte, premierement que si on y obtempo-
 rit, l'obeyssance fust tres-agreable à celuy qui
 fait l'inuitation : puis apres qu'il ne man-
 quast pas en ce cas d'executer ce qui seroit
 contenu en la promesse. Or est-il que si ceux
 qui rejettent l'Euangile y obeyssent, ce se-
 roit chose extremement agreable à Dieu.
 Comment ne luy seroit point agreable l'o-
 beyssance de sa creature ? C'est vn poinct
 que l'Eglise de Dieu a toujours creu, *Que*
tous ceux qui sont appellez par l'Euangile, sont
appellez serieusement. Car c'est tres-inevitabile-
ment, & de bonne foy, que Dieu declare par
sa Parole ce qui luy est agreable; c'est à sçauoir

*que ceux qu'il appelle viennent à luy. Et de-
chef, s'ils y obeyssioient, il est fidele & veri-
table, & ne faudroit iamais d'accomplir ce
qu'il a promis. C'est vn autre poinct egalé-
ment constant en l'Eglise de Dieu; Que
c'est de bonne foy que Dieu promet le repos de
l'ame, & la vie éternelle, à tous ceux qui vien-
dront & qui croiront en luy. O si mon peuple
m'eust foy, dit-il luy-mesme au Pseau. 81.
O si Israël eust cheminé en mes voyes! L'eusse
en un instant abbaies leurs ennemis, & eusse
tourmé ma main contre leurs adversaires. Ceux
qui laissent l'Eternel luy-eussent menti, & leur
temps eust esté à tousiours. Et Dieu l'eust repos
de la moelle de foy, & ie l'eusse rassuré de
notel descendant de la roche. Apres cela qui peut
douter qu'il n'excutast ce qu'il a promis, si
on luy obeyssoit, & par consequent que sa
promesse soit souverainement serieuse? Pour
la seconde de ces choses, c'est à l'homme vne
presomption insupportable de tirer en cause
la sagesse de Dieu pour luy faire rendre rai-
son de ses actions. Elle est si profonde que
nous ne la sçaurions iamais sonder, & com-
me l'Apstre S. Paul dit Ephel. 4. si diverse,
que nous n'en sçaurions reconnoistre tous
les airs, & tous les visages. Quand donc
nous n'aurions autre responce à donner icy
sinon, Dieu a ses raisons d'agir ainsi, quoy
que nous ne les comprenions pas, ou qu'il
ne les nous ait pas reuelées, ce seroit assez,*

pour arrester tout le cours de la raison humaine. Mais graces luy soient rendus de ce que nous n'en sommes pas reduits à ces termes. Si la raison de l'homme trouue quelque defaut de sagesse en cette dispensation, il faut que cela vienne, ou de ce qu'il s' imagine que Dieu n'y adapte pas bien les objets aux facultez : comme s'il faisoit parler à vn sourd, ou presenter vn beau tableau à contempler à vne statuë. Ce que ne feroit iamais vn homme sage. Ou bien de ce qu'il s' imagine que ce n'est pas sagesse de perdre inutilement des commandemens & des exhortations enuers des gens dont il sçait bien qu'ils n'en feront aucunement esmeus non plus que des rochers. Car la sagesse nous defend de semer dans le sablon du riuage de la mer, qui ne produit rien ; & d'escrire dans l'eau, où les traits & les caracteres ne durent point ; & de nous traouiller à lauer la noirceur d'un more & les taches d'un leopard, qui ne s'en vont iamais quelque peine qu'on y mette. Pour la premiere de ces imaginations, c'est veritablement vne imagination, & non vne raisonnable production de l'esprit de l'homme. Il faut exactement discerner en nous deux choses qui y sont merueilleusement distinctes. L'vne est la faculté naturelle qui y est d'entendre & de vouloir, qui nous fait hommes, & à cause de laquelle nous sommes dits raisonnables. Ce qui nous tire du pair non

Teulement d'auec les pierres & les plantes, qui n'ont aucune sorte de connoissance ni de sentiment, mais d'auec les bestes mesmes. L'autre est la disposition ou habitude qui est en la raison ou en la volonté, qui consiste en vne inclination déterminée soit au bien, soit au mal, & qui fait que nous sommes dits, non hommes & raisonnables, mais bons ou mauuais; & que nous sommes discernés non d'auec les plantes & les animaux destituez de raison, mais les vns d'auec les autres. Or à proprement parler, le rapport qui est entre les exhortations & commandemens d'une part, & nostre esprit de l'autre, qui fait que l'un est appelé puissance & faculté, & les autres, objets qui luy sont naturellement conuenables, ne regarde pas nostre raison entant qu'elle est bonne ou mauuaise, mais simplement entant qu'elle est raison. Ces objets sont bien destinez à la verité à nous rédre bons, & à nous destourner d'estre mauuais, à desraciner de nos facultez les vicieuses dispositions qui y sont, & à y former des inclinations louables. Mais cela presuppose necessairement la faculté d'entendre & de vouloir en nous, & le rapport que ces objets ont naturellement auec elle. Auant, di-je, que ces objets produisent en nous ce bon effet, il faut qu'il y ait quelque proportion & correspondance de nature entre les commandemens de Dieu &

les puissances de nos esprits, entant que ce sont puissances & facultez d'une creature raisonnable. Et ce que Dieu nous a donné ses loix, & ne les a point données à ses autres creatures, ce n'est pas pource que nous sommes bons ou mauvais, & par ce moyen differens entre nous à nous comparer les vns aux autres; mais pource que nous sommes hommes, differens des choses destituées de la raison. Si donc par quelque accident la raison nous avoit esté ostée, comme elle est aux frenetiques, & aux insensez, ou comme elle est aux corps morts par la separation de l'ame, il y pourroit avoir quelque defect de sagesse à nous faire prescher l'Euangile. Jamais nostre Seigneur ne s'est mis à parler aux rochers. S'il a parlé aux arbres, comme en l'histoire de la malediction du figuier, ç'a esté rarement, ou mesmes vne fois; il n'en a pas fait vne predication ordinaire. Et bien que si vous regardez la construction des mots la parole s'adresse au figuier, si est-ce que si vous avez esgard à l'enseignement qu'elle contient, & à l'intention de celuy qui parle, elle s'adresse aux disciples qui sont alentour de luy, à qui il donne cet aduertissement de fructifier en tout temps, s'ils ne veulent perir selon cet exemple. S'il a parlé aux morts, ç'a toujours esté en leur rendant la vie en mesme temps, & avec la vie le moyen d'ouyr & d'entendre. Nous ne voyons pas

aux Philippiens, vers. 12. & 13. 367
mesmes qu'il adresse sa parole aux enfans, quoy qu'il les reçoive, & qu'il les benie, & qu'il les recommande à Dieu son Pere; pour ce que bien qu'ils ayent en eux le principe de la raison, si n'en ont-ils point, & n'en peuvent encor auoir d'usage. Et n'y a point d'autre cause pourquoy les loix ni diuines ni humaines ne leur attribuent & ne leur imputent point de peché actuel, comme on parle, auant l'age de discretion, sinon que l'entendement & la volonté sont encore en eux enveloppez dans les tenebres & les empeschemens de l'enfance. Mais quand vne fois le jugement commence à se manifester en nous par les raisonnemens, & tandis qu'il y demeure, c'est vne puissance de nos ames naturellement proportionnée aux exhortations & aux commandemens, quoy que la malice l'empesche de les receuoir comme il faut, & les rende entierement inefficacieux en ce qui est de la production de la repentance. Aussi voyez vous que nostre Seigneur ne laisse pas de prescher à ceux de qui il sçauoit tres-certainement que leur volonté estoit déterminée à n'obeyr pas à la sienne. Cette mauuaise disposition qu'il voyoit en la plupart des Iuifs, qui les rendoit si incapables d'obeyr à ses remonstrances, & qui luy faisoit dire *qu'ils mourroyent en leurs pechez*, Jean 8. 21. n'a pas empesché qu'il ne les ait considerez comme douëz de jugement, & qu'en

Cet esgard il n'ait creu que ses remonstrances leur pouuoient estre raisonnablement adressées. Et en cet endroit là mesme, où Dieu reproche aux Iuifs qu'ils ne se peuuent non plus changer que le more changeroit sa peau, & le leopard ses taches, il parle à eux pourtant, & leur denonce ses jugemens pour les inuiter à repentance, Ierem. 13. Pource que si leur malice estoit incorrigible d'un costé, de l'autre elle ne leur auoit pas osté les facultez de l'esprit par lesquelles ils estoient hommes. C'est donc vne impertinence de comparer, comme font quelques aduocats du Franc-arbitre en cette occurence, l'action d'un homme qui parle à un sourd, ou d'un autre qui presente un tableau à contempler à vne statuë, avec l'action de Dieu qui fait prescher son Euangile à des gens qui par les mauuaises habitudes de leurs esprits, sont entierement incapables de l'embrasser. Car la voix est le propre objet de l'ouïe, & les figures, & les couleurs, le propre objet de la faculté de voir. Mais l'exhortation, ou le commandement, n'est pas le propre objet de telle ou telle bonne constitution de la raison, c'est le propre objet de la raison mesme. Et bien que l'euénement soit d'une certitude esgalement infallible, & que comme ceux-là ne verront ni n'entendront pas, ceux-cy ne croiront pas non plus, la cause de l'euénement en est neantmoins extrêmement

trement differente. Quant à l'autre imagination elle n'est pas mieux fondée. Autre chose est des actions qui ont pour but l'utilité, ou le plaisir, & autre de celles qui comme elles procedent nuëment de la vertu, aussi n'ont elles autre visée qu'elle-mesme. Si vn homme se propose l'utilité en ses actions, peut-estre ne sera-t'il pas sage de s'appliquer à celle cy, ou à celle-là, si tout bien considéré il trouue qu'elle ne luy sera pas aduantageuse. Si vn autre s'y propose la volupté, il ne s'y addonnera pas volontiers non plus, si apres l'auoir examinée il la trouue void de ce qu'il y cherche. Mais si il se propose seulement la vertu, soit que l'euénement de ses actions soit vtile, ou non, soit qu'il produise quelque delectation, ou qu'il n'en produise pas, pour cela mesme qu'il est sage & vertueux il ne laissera pas de les faire. Car la vertu a cela qu'elle a son propre salaire, & son propre contentement en elle-mesme. Et plus vn homme sage approchera de l'excellence des vertus de la diuinité, moins s'abstiendra-t'il des actions de vertu par cette considération, qu'elles ne produiront autre utilité, ni autre delectation, que celle qui se recueille d'elles-mesmes, & de les auoir faites. De sorte que Dieu n'ayant en l'exercice de ses vertus, soit de justice, soit de misericorde; proprement d'autre but que d'agir conuenablement à l'excellence de sa nature, nous ne

deuons pas penser qu'il soit obligé de s'en abstenir, quelque chose qui en résulte. Mais quoy ? Par ces difficultez que nous resoluës, il paroist que l'esprit de l'homme corrompu comme il est, prend plaisir à accuser ou à soupçonner les actions de la diuinité. Si Dieu n'auoit point inuité les reprobuez à repentance par l'esperance du pardon, ils diroient, *Quelle seuerité est-ce là ? Pourquoy nous a-t'il retranché le moyen de nous conuertir à luy ? S'il nous eust fait appeller par la predication de l'Euangile, pourquoy ne nous fussions-nous pas retournez à luy aussi bien que les autres ?* Cecy doncques, mes Freres, leur fermenta la bouche. *Va,* disoit-il autresfois à son Prophete, *Engraisse le cœur de ce peuple icy, & ren ses oreilles pesantes, & bouche ses yeux, de peur qu'il ne voye de ses yeux, & qu'il n'oye de ses oreilles, & que son cœur n'entende, & qu'il ne se conuertisse.* *Es. chap. 6.* Comme s'il leur disoit; Tu auras beau leur prescher, leur opiniastreté est invincible : ils ne se conuertiront pas; ils s'endurciront encore dauantage. Mais ne laisse pas pourtant de les exhorter; s'ils ne se conuertissent pas, ce n'aura pas au moins esté faite d'aduertissement & de remonstration. Comme donc de cette predication du Prophete il en resultoit ce fruit, que quand Israel eust eu à juger sa propre cause avec Dieu, il eust fallu qu'il se fust soy-mes-

me condamné : Ainsi quand au dernier jugement Dieu mettroit les repreneurs dans un tribunal, pour prononcer en leur propre fait, il faudroit qu'ils prononçassent sentence de condamnation contr'eux-mesmes. Demanda t'on donc apres cela à quelle fin il fait prescher son Euangile à ceux de qui il est tres-assuré qu'ils demeureront incredules? Mais ainsi ils pechent, & cela aggrave leur condamnation. Et c'est la troisieme & derniere des choses auxquelles l'esprit de l'homme s'aheurte, & à laquelle il nous faut brievement respondre.

Premierement, mes Freres, cette confession, qu'ils pechent, est vne justification de la procedure de Dieu enuers eux. Car puis qu'ils pechent en ne faisant pas ce que Dieu leur commande, Dieu a eu le droit de le leur commander, & il estoit de leur deuoir de le faire. Pour cela donc qu'ils sont extremement obstinez, & entierement incorrigibles en leur mal, & que Dieu le sçait tres-certainement, comme il sçait toutes choses, a-t'il perdu le droit de leur commander leur deuoir? Faut-il que pour cela il s'abstienne d'exiger d'eux l'obeyssance à laquelle ils sont naturellement obligez? Et qui est-ce, je vous prie, d'entre les hommes, qui estimast cette Jurisprudence juste & legitime, que sous ombre qu'un Prince a des sujets si rebelles, qu'il est entierement impossible à cause de

leur endurcissement, qu'ils reuiennent ad bien; ou sous ombre qu'un pere a de si mauuais garnemens d'enfans, que leur conuersion est entierement desplorée, ils fussent tenus quant à eux de ne leur commander pas des'amender, & de n'exiger pas l'obeissance qu'ils leur doiuent? Que si cela est estimé trop inique, & trop estoigné de raison où il est question des Princes & des peres terriens, dont les droits ont quelque limitation, pourquoy seroit-il raisonnable où il est question de Dieu, dont les droits sur la creature n'ont point de bornes? Mais il y a quelque chose à dire dauantage. La predication de l'Euangile, à la considerer en elle-mesme, n'est pas destinée à la condamnation des hommes, mais à leur salut. Si elle deuient odeur de mort à mort à quelques-vns, c'est comme on parle aux Escolles, par accident, à cause de l'incredulité de ceux qui la rejettent. De sa propre & naturelle destination elle est odeur de vie à vie. Comme si nostre Seigneur a mis le feu & le glaue en la terre par son aduenement, c'est par accident, à cause de l'opposition que le diable & le monde ont faite à son Euangile. De soy-mesme il est autheur de toute paix & de toute concorde. Or n'impute-t'on jamais les mauuais-effets aux causes qui n'en sont causes que par accident: il les faut rapporter à celles qui proprement & immediatement les

ont produits ? Qui est-ce qui a iamais accusé le Soleil de la production de la vermine qui mange le jet de la terre ? Cette douce & viuifiante chaleur qu'il respand en toutes les parties de l'Vniuers, est de sa nature destinée au bien de toutes choses, & particulièrement des hommes. Si elle engendre des chenilles & des hanetons, cela doit estre attribué à la corruption de la matiere dont ils sortent. Pourquoi donc imputera-t'on le pechez des hommes, ni les malheurs qui s'en ensuiuent, à la lumiere de l'Euangile du Sauueur ? Que si pource que par accident, à cause de la corruption inueterée de l'homme, les biens de Dieu luy tournent à condamnation, il falloit necessairement que Dieu s'abustint de luy en faire, que deuiendroit le monde ? Ce que nostre Seigneur a dit de Iudas, qu'il luy eust esté plus expedient de n'estre point né, est vray de tous ceux que leurs pechez conduisent à la souffrance de la mort eternelle, chacun selon la proportion de leurs crimes. Dieu donc par cette Theologie estoit tenu de ne permettre pas ni que Iudas, ni qu'aucun reprouué nasquist. Leur a-t'il donc fait tort quand il leur a donné l'estre ? De tous ces gens il n'y en a pas vn qui n'abuse des biens que Dieu luy communique depuis qu'il est né, & de la lumiere du Soleil dont il l'esclaire, & des alimens dont il l'entretient, & de la protection dont il le

couure & le conferue ; Et pource qu'ils en abusent S. Paul enseigne que l'ire de Dieu s'en reuèle d'une façon plus espouuantable sur leur impieté, & qu'ils s'amassent ire au iour de l'ire, & de la declaration de son juste iugement. *Rom. 1. & 2.* Voudroit-on donc que pour les empescher d'en abuser Dieu esteignist ce beau Soleil qui leur reluit des Cieux, ou qu'il ostast à la terre sa fécondité, ou qu'il les abandonnast à la rage des bestes sauvages, & à tous les accidens de la fortune ; Nenny certes, Que donc on ne trouue pas estrange qu'à cause du mal qui arrive par accident d'une si excellente action qu'est la predication de la grace de Dieu, il ne s'abstiène pas de l'actiõ mesme. Au moins certes nostre Seigneur Iesus n'a-t'il pas laissé de venir au monde, & de se presenter aux Iuifs, encore que non seulement il preuist, mais mesmes qu'il leur preschast & qu'ils mourroient en leurs pechez, comme j'ay déjà dit, & que la mesure de leur peché en deuenoit sans comparaison plus comble. Ajoûtez à cela que c'est vne iniquité insupportable, que de blasmer dans les actions de Dieu, ce que nous loüons en celles des hommes. Vn Prince a des sujets rebelles. Il a fait tout ce qui se peut pour les ramener à leur deuoir; mais leur obstination est venuë à tel point, que leur reduction est entièrement desesperée. Nonobstant tout

cela il ne laisse pas de faire de nouveaux Edits, par lesquels il appelle gracieusement, & promet pardon à tous ceux qui viendront à resipiscence. Ils s'endurcissent alencontre, & attirent ainsi sur eux l'ire de Dieu & l'indignation des hommes. Dites-moy, je vous prie, y a-t'il aucun qui blasme là la justice du Roy ? ou y a-t'il aucun qui ne s'estime obligé à celebrer hautement sa clemence ? Qui blasmera donc la Justice de Dieu & sa bonté, de ce que, comme dit Saint Paul, il supporte en si grande patience les vaisseaux de la vengeance ? Sera-ce à luy qu'on imputera le mespris qu'ils ont fait de sa benignité avec tant d'opiniastreté & de superbe ? Et qui est-ce qui pretende auoir bonne grace de se monstrier plus affectionné aduocat des reprobuez maintenant, qu'ils ne seront quelqueiour pour eux-mesmes ? Representez vous nostre Seigneur Iesus venant en la derniere journée, dans les nuées des cieus, se presenter à ceux qui l'ont percé, & manifester aux yeux de tout l'Vniuers la lumiere glorieuse de ses admirables compassions, que les incredoles n'ont pû apperceuoir en la predication de son Euangile. Estimez vous qu'il y en ait aucun d'eux à qui il viene alors en l'esprit de dire, O que tu nous as fait grand tort de venir au monde, de mourir pour le genre humain, & de faire qu'on nous annonçast ta croix ! Que nous en est-il reueu

autre chose sinon que nos tourmens en sont plus cruels, & nos chaisnes plus pesantes ? Ne le croyez pas, Freres bien-aimez. Ils auront alors de tous autres mouuemens. Leurs consciences seront pleines de la conuiction de la justice de Dieu & de leur propre peché, pour auoir mesprisé la declaration de ses compassions infinies. C'est en cette vie que la prophaneté & la securité de la chair donnent aux hommes quelque audace de plaider contre Dieu, & trouver à redire en ses actions. En cette derniere iournée ces merueilleuses vertus de sagesse, de iustice, de misericorde, que nous n'apperceuons icy que tres-imparfaitement en la reuelation qu'il nous en fait faire par la predication, seront mises en vne telle euidence deuant les yeux de tous les humains, qu'il ne restera plus de lieu à la tergiversation de ceux qui les auront mesprisées. Cependant, chers Freres, outre les considerations que vous auez entendues, ressouvenez vous toujours de cet aduertissement, qu'apres l'admiration de la misericorde de Dieu en nostre endroit, il n'y a aucune action de nostre pieté qui luy soit plus agreable que celle de l'humilité par laquelle nous nous retenons de trop sonder sa majesté, de peur d'estre engloutis de sa gloire. Quand Iob se voulut mettre à raisonner avec luy, & à se plaindre de sa conduite, il luy pouuoit fermer la bouche en

disant, Es-tu pas pecheur ? En as-tu pas merit  d'auantage ? Te plains-tu des afflictions qui t'arriuent icy, digne que tu es, qui te prendroit   la rigueur, d'une condamnation éternelle ? Au lieu de cela, il parle des merueilles de sa puissance d'un costé, & de l'autre de sa sapience. Il luy monstre qu'en ces deux propriet  il y a des hauteurs & des profondeurs auxquelles l'intelligence des creatures ne peut atteindre. Et par la consideration de la grandeur incomprehensible de ses vertus, il le meine   la connoissance de sa Maiest  infinie ; & de la gloire infinie de sa Maiest , il le conduit   la reuerence de cette souuerainement sublime autorité qui l'exempte de rendre conte de ses actions quelque chose qu'il fasse. De façon qu'il faut que ceux-là demeurent confondus qui entreprennent d'en controller la dispensation, quelle qu'elle puisse estre. Contentons-nous donc de ce qu'il luy a pleu de nous en reueler, & disons qu'encore n'est-ce que le bord de sa sapience, & que bien petite est la portion que nous en entendons : raujs au reste en admiration de la grace dont il luy a pleu vser en nostre endroit, quand il a desploy  en nous l'efficace de son Esprit selon son propos arrest  ; & disans, comme disoit autresfois Mephibosceth   Dauid, qu'est-ce de moy ton seruiteur, que tu ayes regard  vers une creature si contemptible. Paroles pleines

378 *Serm. sur le 2. ch. de l'Ep. aux Phil.*
d'humilité, & de confiance, & de gratitude
tout ensemble. A Dieu Pere, Fils, & S.
Esprit, vn seul Dieu benit eternellement,
soit gloire & louange, force & empire, dès
maintenant, & à jamais. Amen.



SERMON

Sur ces mots de la 1. Epistre de
Saint Iean, Chap. 5. v. 7.

*Il y en a trois qui rendent témoignage
au Ciel, le Pere, la Parole, & le
Saint Esprit, & ces trois là
sont vn.*



RERES BIEN-AIMEZ
EN NOSTRE SEIGNEUR
IESVS.

Si dans la cause que j'ose
entreprendre de plaider au-
jourd'huy deuant vous, nous
ne considerions rien sinon la grandeur & la
majesté de son sujet, il n'y a homme mortel
qui ne demeurast éblouy de sa splendeur, &
qui ne succombast sous le poids de sa ma-